

Guillaume Mazeau

Charlotte Corday et l'attentat contre Marat : événements, individus et écriture de l'histoire (1793-2007).

Thèse de doctorat d'histoire soutenue le 10 décembre 2007 à l'Université Paris I - Panthéon Sorbonne, devant un jury composé d'Alain Chevalier (conservateur en chef, directeur du musée de la Révolution française de Vizille), Jean-Pierre Jessenne (Lille III), Dominique Kalifa (Paris I), Jean-Clément Martin (Paris I, directeur de thèse), Michèle Riot-Sarcey, (Paris 8), Timothy Tackett (Irvine, Californie).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Guillaume Mazeau, « Charlotte Corday et l'attentat contre Marat : événements, individus et écriture de l'histoire (1793-2007). », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], Thèses et HDR soutenues, mis en ligne le 25 mars 2008.

URL : <http://rh19.revues.org/index2322.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/index2322.html>

Document généré automatiquement le 23 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Guillaume Mazeau

Charlotte Corday et l'attentat contre Marat : événements, individus et écriture de l'histoire (1793-2007).

Thèse de doctorat d'histoire soutenue le 10 décembre 2007 à l'Université Paris I – Panthéon Sorbonne, devant un jury composé d'Alain Chevalier (conservateur en chef, directeur du musée de la Révolution française de Vizille), Jean-Pierre Jessenne (Lille III), Dominique Kalifa (Paris I), Jean-Clément Martin (Paris I, directeur de thèse), Michèle Riot-Sarcey, (Paris 8), Timothy Tackett (Irvine, Californie).

Pagination de l'édition papier : p. 161-208

- 2 Fallait-il revenir sur la mort de Marat ? Le sujet semble *a priori* rebattu tant il a fait couler d'encre depuis deux cents ans. Cette impression de déjà vu compte pourtant parmi les évidences les moins bien assurées de l'histoire contemporaine. Le plus souvent, l'assassinat de Marat n'est vu que comme un épisode de passage de la Révolution perpétré par une royaliste, révélant les errances de la guerre civile et confirmant une radicalisation politique déjà commencée avant l'été 1793. Ses conséquences propres sont effacées ou bien sous-estimées. Ses circonstances exactes demeurent mal connues. En un mot, on connaît encore bien mal l'événement.
- 3 Le premier objectif est classique : j'ai d'abord voulu réintroduire l'assassinat dans l'histoire politique de la France contemporaine en le relisant comme un attentat. Pour cela, il a fallu oublier toute une tradition, fascinée par la figure de Marat et déplier l'événement : son contexte, ses lieux et ses acteurs les plus divers. Autrement dit, j'ai cherché à comprendre l'événement dans toutes les couches de son épaisseur¹.
- 4 Mais le mystère de ce « beau crime », sur lequel les contemporains, mais aussi tout le XIX^e siècle, semblent avoir butté, oblige à poser d'autres questions, plus méthodologiques. Quel régime explicatif doit-on choisir pour comprendre l'impact des actions individuelles sur l'histoire ? Ne vaut-il pas mieux les saisir dans leur dimension collective à travers leurs effets, plutôt que de se lancer uniquement dans une recherche finalement assez aléatoire et souvent téléologique, de leurs causes individuelles et donc biographiques ?
- 5 Une dernière hypothèse de travail m'a guidé : celle que les innombrables ressassements posthumes de l'attentat posent des questions bien plus vastes que le seul problème de l'histoire figurale, des images posthumes et de la « mémoire » de l'événement... autant de thèmes fort bien connus par les historiens des représentations de la Révolution française au XIX^e siècle. L'histoire que je propose des effets puis des résonances de l'attentat voudrait se placer au cœur des débats disciplinaires sur le statut de l'histoire et de ses rapports avec la « mémoire ». Pourquoi au XX^e siècle, les historiens universitaires se sont-ils subitement désintéressés d'un événement qui a pourtant passionné tout un siècle et dont l'historiographie s'est, au départ, construite par le travail conjoint des historiens locaux et nationaux ? L'histoire de la construction de cet écart entre l'histoire universitaire et les autres formes d'histoire, vise ainsi à mieux comprendre, non plus théoriquement, mais cette fois par l'expérience, les racines d'un divorce que nous observons tous aujourd'hui entre le passé des spécialistes, et celui qui demandent de nombreux groupes sociaux, ou que veut construire le pouvoir politique.
- 6 L'événement
- 7 J'ai voulu déconstruire le récit habituel de la mort de Marat tout en conservant une trame narrative claire. Sept chapitres sont successivement consacrés à l'analyse de l'événement, à ses causes puis à ses effets.
- 9 Les chapitres 1, 2 et 3 examinent l'attentat et tentent une première évaluation de ses conséquences les plus immédiates à l'automne 1793. Le changement de focale révèle que

l'événement dépasse de loin la seule disparition de Marat. J'ai ainsi multiplié les points de vue sur l'action principale en analysant la constellation des réactions à l'attentat, du voisinage de Marat aux plus hautes sphères de l'Etat, en passant par les multiples intermédiaires de la construction de l'information (témoignages, rumeurs, journaux, occasionnels, estampes). Avant d'atteindre une échelle nationale et même européenne, l'événement est produit par une série d'espaces gigognes qui interagissent entre eux, en commençant par l'« immeuble sans-culotte » habité par l'Ami du peuple, la rue des Cordeliers, le faubourg Saint-Germain et la capitale dans son ensemble : l'assassinat de Marat est avant tout ressenti comme un événement parisien. Vu au ras du sol, l'événement révèle aussi les rouages les plus fins de la politisation révolutionnaire, qui s'enracine dans les pratiques quotidiennes de la sociabilité de voisinage. On voit par la même occasion combien la carrière d'un individu de niveau national comme Marat, peut reposer sur le réseau d'amis et de militants habitant le quartier qui entoure le club des Cordeliers. Pour évaluer l'importance immédiate de l'événement, j'ai choisi le critère de l'expérience qu'en font les individus, et qu'ils révèlent en exprimant l'émotion ressentie à l'occasion. Hurllements de détresse ou de stupeur, cris de vengeance, hommages convenus, silences embarrassés ou satisfaits, plus rares cris de joie : les formes de la contagion de la nouvelle de l'assassinat montrent que pendant l'été 1793, les émotions politiques sont au cœur de la relation que tentent de nouer les nouvelles autorités politiques avec un peuple désormais pourvu de droits, mais dont on craint la participation. Malgré les mots d'ordre qui ont rapidement cherché à minimiser l'impact de l'attentat, les émotions exprimées à l'annonce de la nouvelle de l'attentat montrent que l'événement ouvre une brèche dans l'ordre public, bien au-delà de la politique. L'événement remet en effet en cause plusieurs dimensions de la vie collective, à commencer par les rapports entre hommes et femmes. Mais les effets les plus immédiats sont politiques. Il faut ainsi probablement réévaluer l'importance de l'attentat contre Marat au sein de la période révolutionnaire et même de l'histoire de France contemporaine. Avec les massacres de septembre et l'exécution du roi, l'assassinat de l'Ami du peuple est l'un des événements majeurs depuis la chute de la monarchie. On peut le voir comme un des détonateurs majeurs de la radicalisation politique de l'an II. C'est donc un événement majeur pour relire les mécanismes de « Terreur », que l'on ne peut réduire à une politique répressive systématique et effectivement appliquée. L'exemple de l'attentat contre Marat le montre sur le terrain des pratiques : la « Terreur », qui se trouve entre l'action politique et la politique symbolique, semble avant tout être le fruit d'une transaction entre certains militants, qui demandent davantage de répression, et les élites politiques au pouvoir, qui excitent ou ménagent selon les contextes les passions populaires par le biais d'une « politique des émotions ». Mais il ne faudrait pas exagérer le choc provoqué par l'événement. Paradoxalement, l'attentat est aussi un des actes fondateurs pour la jeune République. Tel qu'il est perpétré et ressenti, l'assassinat de Marat est presque le rituel inversé de l'exécution du roi : par l'intermédiaire des nombreuses représentations de l'événement et de la pompe funèbre de l'Ami du Peuple, il participe à combler le vide symbolique laissé par la mort de Louis XVI en sacralisant en retour le corps des députés. Il provoque aussi un mouvement de solidarité autour de la Convention et de la Constitution : deux pierres fondatrices du régime républicain à venir. Pour les contemporains, l'attentat menace non seulement la sûreté de l'Etat, mais aussi la sûreté individuelle. En raison des circonstances – fortuites – du coup de Corday, mais aussi de l'échec du procès à fabriquer une criminelle et à apaiser les angoisses, l'événement fait vaciller toute une époque. Ses éclats partent dans toutes les directions. Beaucoup de décisions de l'été 1793 concernant la réorganisation des structures politiques et administratives de l'Etat (réforme du Tribunal révolutionnaire, accentuation de la propagande et de la censure), les réformes économiques (décret contre les accapareurs), mais aussi la question de la participation des femmes à la vie publique (interdiction du travestissement et des clubs féminins), sont en partie inspirées par l'attentat contre Marat. La conséquence la plus immédiate restant l'élimination politique des Girondins, qui peuvent désormais être présentés à l'opinion comme les responsables de l'anarchie et des complots contre-révolutionnaires.

10 Un tel événement peut-il se réduire à ses causes biographiques ? Est-il opportun de retracer la vie d'un individu qui ne semble prendre un réel relief qu'au moment de sa mort ? Est-il possible

et utile d'écrire sur Corday autre chose que l'histoire de sa figure, qui semble toujours éclipser celle de l'individu ? Les sources sont pourtant nombreuses sur les justifications de Corday, qu'il est possible de prendre pour balises. Les mots de l'assassin suggèrent une expérience de la déception et de l'échec, dans lesquels on peut reconnaître le destin collectif des déclassés, notamment lorsqu'ils sont issus comme Corday de la petite noblesse rurale. Les fondements familiaux de l'engagement politique de Corday sont en effet explicites : les destins de la famille et de la nation sont pour elles inséparables. Tuer Marat, c'est sauver les deux à la fois de la décadence.

12 Comme ses proches, Corday ne subit pas les événements mais choisit l'engagement. Mais contrairement à eux, qui s'engagent dans la Contre-Révolution armée ou émigrent, Corday, dont les opinions restent modérées, s'oriente progressivement vers l'action intérieure. Après sa sortie forcée du couvent en 1791, elle se retrouve à Caen sans perspectives matrimoniales, ni aucune possibilité de poursuivre sa carrière religieuse. Parallèlement, elle voit son entourage, bien plus conservateur qu'elle, partir ou faire progressivement les frais de la radicalisation de la Révolution. Ce sont ces difficultés qui motivent son entrée en politique, au départ très classique, puisqu'elle se limite à la charité et à une entraide matérielle : Corday s'attache d'abord à aider les prêtres et nobles accusés de soutenir la Contre-Révolution. La mort du roi, ressentie comme un choc, l'essor du mouvement fédéraliste à Caen au début de 1793 et l'arrivée des Girondins proscrits dans son quartier, inspirent ensuite une réflexion politique plus théorique, puis un engagement franchement partisan au sein de la nébuleuse modérée des Girondins.

13 Or parallèlement, Marat cristallise depuis septembre 1792 les haines de l'opinion modérée, qui attribue l'essor de la violence à l'élargissement de la participation populaire. La figure fantasmatique de l'Ami du Peuple trouve chez Corday, en butte à un sentiment d'échec et d'impuissance, des résonances comparables à celle du roi chez les régicides de l'Ancien Régime : l'assassinat sacrilège est rêvé comme un acte magique qui renversera l'ordre du monde. L'attentat contre Marat peut en ce sens être lu comme un geste de régénération politique, un sacrifice religieux et un acte d'illustration dans la tradition nobiliaire. « *Qui pourrait m'empêcher d'aller tuer Marat* »²? En accomplissant le fantasme collectif de tuer Marat, Corday tente ainsi la conversion magique d'un triple échec personnel (celui d'une carrière religieuse contrariée), familial et politique (celui du fédéralisme), sous l'effet du contexte précis de la crise de l'été 1793.

14 A la fois inspirée par les tyrannicides de l'Antiquité et de l'Angleterre puritaine, mais aussi par les régicides, Corday se réfère à plusieurs cultures politiques. Ce caractère hybride explique l'absurdité immédiate du geste de Corday, qui se trouve en double décalage avec son temps. Elle semble d'abord se tromper d'époque en se présentant comme une régicide... perdue dans le nouveau système symbolique de la jeune République. Pendant l'Ancien Régime, l'élimination du roi était réellement susceptible de bousculer l'ordre politique et social du royaume. Or quelques mois à peine après l'exécution du roi, une partie des rituels politiques conjuratoires concernant la santé du monarque semblent s'être effectivement reportés sur le corps de l'Ami du peuple, comme paraissent le montrer la persistance des rumeurs sur sa maladie et sur sa mort prochaine, perceptibles dès le printemps. La résurgence de toute une littérature prophétique après son assassinat semble confirmer l'existence d'une telle translation : l'effroi exprimé à la mort de Marat ressemble à celui ressenti lors de la « fuite » du roi en 1791 ou lors de son exécution en janvier 1793. Et pourtant, tout a changé. Désormais, la sacralité du pouvoir n'est plus concentrée dans le seul corps du monarque. Elle s'est disséminée dans les membres des nombreux députés qui siègent à la Convention nationale. L'assassinat de l'un d'eux remet donc bien moins en cause la stabilité politique du régime. Il ampute moins gravement le corps de la nation. Pire : Corday donne aux Montagnards un argument de plus pour éliminer les Girondins du champ politique, en laissant croire qu'ils fomentent bel et bien un complot contre la République. C'est ici le second malentendu entourant l'attentat. En poignardant Marat, précisément choisi pour sa célébrité de journaliste, Corday parie que son geste sèmera la panique dans les milieux populaires parisiens, démontrera leur influence néfaste sur la Convention et accrédi-tera les arguments girondins sur la nécessaire reprise en

main du pouvoir. Le fait qu'elle se soit trompée sur ce point ne doit pas éclipser la rationalité, ni la modernité de ce projet fondé sur le choc émotionnel que doit provoquer l'attentat, inclassable dans le répertoire de la violence politique de l'époque, mais qui se rattache presque déjà aux formes du « terrorisme politique » du XIX^e siècle, dont Corday restera significativement un des modèles de référence pour Karl Sand, Louis-Pierre Louvel ou Laure Grouvelle.

15 Des effets aux résonances.

17 Justement. Le *Marat Assassiné* de David, utilisé à partir d'octobre 1793 pour amortir le choc de l'événement, ne doit plus faire écran. La vision apaisée de la « mort de Marat » ne peut faire oublier l'expérience immédiate de l'attentat, qui provoque des réactions émotives jusqu'à l'automne 1793. Elle ne peut non plus gommer ses effets posthumes, bien plus importants et durables que l'on ne croit souvent. Les chapitres 5-6-7 s'étendent sur ce futur de l'événement (octobre 1793 – 2007), défini comme les effets et résonances de l'attentat, et non seulement comme ses images ou son mythe, ou même sa « mémoire », notions trop attachées aux champs de l'histoire des idées ou des mentalités.

18 Si l'on reconnaît qu'au XIX^e siècle, les secousses de la Révolution obsèdent les Français et même une partie des Européens, alors peut-être faut-il dorénavant considérer l'attentat contre Marat comme un des piliers de cette névrose de long terme. A travers la figure de Charlotte Corday, l'événement est un des modèles du passé par lesquels on juge les transformations du monde nouveau.

19 Les effets de l'événement sont vraiment perceptibles jusqu'en 1815. Sous l'Empire, les références à l'attentat contre Marat semblent certes marquer le pas devant la volonté d'oubli de la Terreur. Pourtant, la figure de Corday demeure une discrète et constante référence pour les élites nobiliaires, qui réinventent le passé à partir de modèles de distinction issus d'un monde ancien. Cette tension entre la politique d'oubli et la continuité des usages politiques et sociaux se traduit notamment par l'essor d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire à travers une forme narrative de compromis, révélant à la fois une volonté de normalisation et de célébration : la notice biographique. Sous l'Empire, l'entreprise de rationalisation politique se traduit notamment par une mutation de l'écriture de l'histoire, considérée ici comme une action politique et sociale autant que comme une discipline intellectuelle. La volonté de clore le passé au sein de récits fermés proposant une taxinomie du passé s'exprime en partie par l'essor des notices biographiques au sein des récits historiques sur la période révolutionnaire. Ces formes narratives qui s'épanouiront sous la Restauration s'inscrivent certes dans la tradition des galeries des grands hommes, et peuvent servir au début du XIX^e siècle à la reconstruction d'un patrimoine familial des élites nobiliaires, fondé sur les lignages. Pourtant, après 1804, elles témoignent aussi du souci plus nouveau de fixer les trajectoires individuelles en inventant une vision téléologique de l'histoire pour gommer les « errances » de la période révolutionnaire. Pourtant, les tentatives d'oubli et de normalisation du passé récent qui accompagnent la rationalisation du gouvernement des hommes sous le premier Empire ne peuvent faire oublier la persistance d'une plus ancienne culture politique, fondée sur les prophéties et le providentialisme. Au début du XIX^e siècle, les récits de l'attentat contre Marat continuent comme à la fin du XVIII^e siècle, d'exercer une fonction prédictive, dans les proches périphéries du pouvoir napoléonien. Les histoires de l'attentat et du procès de Charlotte Corday jouent alors souvent le rôle de récits matriciels, dans lesquels on explore les nouveaux fondements anthropologiques de la politique : après avoir été un des supports expérimentaux des débats sur les rapports du moral et du physique, la rencontre entre Corday et Marat alimente aussi les controverses scientifiques sur les rapports entre les sexes, sur l'origine de la criminalité et de la violence en général, surtout à partir des années 1820, alors que de profondes mutations sociales commencent à faire sentir leurs effets. Ailleurs en Europe, Corday prend place au sein de la propagande anti-française. Dans les pays anglo-saxons, elle est à la fois une référence pour les loyalistes, qui y voient un modèle de nationalisme, mais aussi un des modèles de la femme fatale, figure clé du profémminisme romantique.

20 Sous la Restauration, la figure de Corday incarne la reconquête sociale et culturelle que tentent les anciennes élites nobiliaires, puisant dans les troubles du passé révolutionnaire un modèle de distinction et d'honneur. L'évocation de Charlotte Corday dans les Mémoires

historiques devient un des modes privilégiés de l'invention nostalgique d'un passé que le présent cherche désormais à comprendre à travers le motif du deuil et le prisme de l'expérience individuelle. Damien Zanone l'a montré dans sa thèse récente³ : entre 1815 et 1830, la publication de Mémoires historiques semble devenir un passage obligé pour les gens de qualité qui réinventent ainsi leur passé. Corday devient alors un modèle de distinction nobiliaire et d'illustration. C'est à cette période que naît le mythe d'une jeune noble animée par ses idées royalistes, mais aussi par le sang prestigieux qui coule dans ses veines : celui de Corneille, dont l'œuvre et la biographie sont aussi instrumentalisées dans la reconstruction d'une culture nobiliaire au début du XIX^e siècle. Mais le mystère qui entoure encore l'acte de Corday autorise tous les usages politiques : après 1820, alors que les Mémoires des Girondins sont publiées, l'attentat contre Marat est utilisé par les libéraux pour se démarquer de l'assassinat du duc de Berry ou au contraire pour cautionner l'usage de la violence lorsque la liberté d'expression est bafouée. La récurrence de la figure de Charlotte Corday dans ces réseaux modérés le montre : pour les hommes politiques, journalistes et historiens libéraux comme Thiers, Jouy, Mignet et Meillan, l'écriture de l'histoire joue un rôle déterminant au sein de l'entreprise de rassemblement de la nation autour d'un passé fédérateur. Dans les pays germaniques, Corday est un modèle d'action pour les étudiants nationalistes comme Karl Sand ou Karl Follen : les circonstances de l'assassinat de Kotzebue en 1819 ne peuvent que rappeler celles de l'attentat commis contre Marat vingt-six ans plus tôt.

22 Sous la monarchie de Juillet, la figure de Corday est déjà tellement reconnue par des groupes aux intérêts divers, qu'elle peut devenir avec Jeanne d'Arc un des piliers d'une imagerie officielle de la monarchie libérale concurrençant les imageries légitimiste et républicaine. Corday est aussi utilisée dans le cadre de la construction d'une nouvelle image publique du féminin. L'ombre portée de l'événement atteint alors son apogée. Si sous la Seconde République, Charlotte Corday reste une des figures les plus représentatives d'un idéal de modération politique et sociale, l'attentat inspire encore d'âpres débats dans la presse : plus de cinquante ans après, le 13 juillet 1793 continue d'être une référence efficiente pour justifier une action, penser la politique et la société. Ainsi, la pièce proposée par François Ponsard au Théâtre Français en 1850, oubliée en raison de son conservatisme esthétique, provoque pourtant une très importante polémique et s'inscrit durablement dans les souvenirs de la critique jusqu'à la fin du siècle, moins pour ses dimensions dramatiques que politiques.

23 Cette omniprésence laisse pourtant place à une lente marginalisation sociale des usages de Corday : alors que la figure de Marianne s'impose de plus en plus comme effigie de la République, Corday devient de plus en plus associée aux catégories nobiliaires déclassées et aux milieux attirés par l'extrémisme politique. Ce grand partage politique du passé est sanctionné par un déclasserement scientifique de l'histoire de l'attentat et de Charlotte Corday, rejetés comme objets de collection, de mémoire, et non d'histoire, alors que jusque là, l'histoire de l'événement avait été le fruit d'une constante collaboration entre historiens locaux et nationaux. Signe de ce rejet : Corday, qui passait auparavant pour une figure unificatrice, devient un symbole de discorde et même de déviance. Son évocation par des grands criminels qui défrayent la chronique comme Pierre Rivière (issu du même bocage normand, vu comme un environnement délétère) ou Marie Lafarge, fait d'elle une incarnation de la sauvagerie et de la dégénérescence des anciennes élites nobiliaires. Elle devient ainsi un objet d'étude de la criminologie, rejoignant d'autres célèbres femmes de l'histoire dans la galerie des « femmes fatales » et des figures « Fin de Siècle ». Par la « criminalisation » de Charlotte Corday, de plus en plus vue comme une meurtrière et non plus comme une héroïne ou comme une sainte, beaucoup d'individus et de groupes tentent ainsi de clore les désordres politiques, sociaux et moraux laissés ouverts par le procès depuis la fin du XVIII^e siècle, et de répondre à la volonté de légitimer scientifiquement la passation de pouvoir entre les anciennes et les nouvelles élites sociales qui conduisent la République.

24 Pour comprendre comment le changement de la culture politique républicaine, à partir des années 1880, de plus en plus fondée sur l'Etat de droit et le refus de la violence, accompagne une hiérarchisation des pratiques historiennes, je me suis attardé sur le travail de l'avocat versaillais Charles Vatel (1816-1885). Ce collectionneur passionné des traces de Charlotte

Corday est en effet représentatif de l'échec de ces historiens que l'on appelle aujourd'hui « érudits », en opposition aux universitaires, à légitimer leur connaissance du passé. Pourtant, au XIX^e siècle, la frontière entre historiens universitaires et « érudits locaux » est non seulement tardive, mais aussi surtout simplificatrice : entre les uns et les autres, la porosité fut permanente.

25 Le XX^e siècle voit le lent déclin de l'impact de l'événement. Corday est de plus en plus identifiée aux milieux extrémistes, que ce soit le mouvement régionaliste normand ou les milieux de la droite collaborationniste pendant les années 1940, qui font écho aux usages de Corday par la droite allemande à la même époque. Or dans le même temps, les usages populaires de Charlotte Corday continuent de se multiplier, faisant d'elle une des figures emblématiques d'une histoire de masse et largement empathique, sous les traits de la victime de la Révolution, ou de l'héroïne libératrice. Devant le sentiment d'accélération du temps et de rupture avec le passé, dont les prémices remontent à la fin du XIX^e siècle, mais qui s'épanouissent après la Seconde guerre mondiale, un certain nombre d'événements et d'individus de l'histoire sont ainsi de plus en plus transformés et utilisés comme des valeurs refuges ou des supports permettant de répondre au sentiment de déclassement social et même de déclin national. Ces récupérations et instrumentalisation ont été largement facilitées dans les champs laissés à l'abandon par l'histoire universitaire.

28 Ma thèse se termine en forme d'appel scientifique et éthique, invitant à redéfinir les catégories par lesquelles on pense le passé depuis le début du XX^e siècle. Les historiens ont été habitués à strictement séparer l'« histoire », la « mémoire » et l'« historiographie ». Redéfinir les frontières entre l'histoire et la fiction pour mieux les investir sans jamais déroger aux protocoles reconnus par la profession, reconnaître que l'histoire universitaire n'a jamais été une discipline savante coupée du monde, ni *a fortiori* le seul discours savant sur l'histoire, n'est-ce pas paradoxalement redonner aux historiens universitaires les armes pour reprendre la place qu'ils ont perdue dans ce grand bain de l'histoire ?

Notes

1 Au sens de la « Thick Description » de Clifford Geertz : *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973, premier chapitre.

2 Nous paraphrasons la phrase qu'Arlette Farge propose pour étudier le régicide : « *qui pourrait m'empêcher d'aller tuer le roi ?* », dans *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992, p. 197.

3 Damien Zanone, *Ecrire son temps. Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2006.

Pour citer cet article

Référence électronique

Guillaume Mazeau, « Charlotte Corday et l'attentat contre Marat : événements, individus et écriture de l'histoire (1793-2007). », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], Thèses et HDR soutenues, mis en ligne le 25 mars 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index2322.html>

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Licence portant sur le document : Tous droits réservés

Thèses et HDR dix-neuviémistes : 2007